

ceinture pendait un long chapelet de bois qu'il égrenait lentement. Des fouets, une corde noueuse, un cilice épais gisaient à terre.

L'ermite reposait son corps sur le sol nu, avec pour oreiller une bûche écorcée ; un banc grossièrement taillé, s'appuyait dans un coin de la cabane, près de l'âtre éteint.

A chaque éclair, tout sortait de l'ombre comme une apparition d'outre-tombe.

Au dehors la pluie faisait rage. Le vent soufflait en tempête. Les arbres craquaient sinistrement. s'abattant, leurs branches enlacées dans les branches de leurs voisins, et les éclairs leur dessinaient dans ces échancrures douloureuses, une effrayante nimbe de feu.

L'Ermite, toujours à genoux, les bras en croix, priait Dieu pour les voyageurs surpris par l'orage.

Après le bruit longtemps répercuté d'un coup de tonnerre, il entendit soudain heurter à sa porte.

—Ouvrez-vous, pour l'amour de Dieu !

Il se leva subitement, ouvrit la porte.

Deux hommes entrèrent, vêtus d'un manteau trempé par la pluie, leurs bottes couvertes de boue et de feuilles, un chapeau large, rabattu de toutes part...

—Frère, nous vous demandons l'hospitalité de votre chaumière pour quelques heures seulement.

—Entrez ! Dieu vous amène ! Voici un banc ! Vous devez avoir froid sous cet habit mouillé ?

—Ne vous mettez pas en peine, frère ! Nos manteaux sécheront sur nos épaules...

Pendant qu'ils parlaient, l'ermite avait mis dans l'âtre des branches de sapin ; il battit le briquet et aussitôt le bois pétilla jetant dans la hutte une lueur gaie.

—Merci, frère. Dieu vous rende en bénédictions ce que vous faites pour nous !

—J'ai prié Dieu pour les voyageurs attardés dans la nuit, reprit humblement le solitaire : Dieu me fait la faveur de les envoyer sous mon toit, pour que je les serve... Mais vous devez avoir faim, Messieurs, ajouta-t-il en s'inclinant ; vous errez sans doute depuis longtemps dans la forêt ?...

—Frère, garde ton pain, répondit un des voyageurs. Tu es pauvre...

—Il faut au pauvre donner à plus pauvre que lui. Vous avez faim, mangez ! Je n'ai que du pain mendié et des fruits sauvages cueillis dans la forêt, mais ce que j'ai, je vous le donne de bon cœur.

—Tu es un saint, frère ! Dieu te récompense !

Et sans écouter les paroles de remerciements que prononçaient les étrangers, l'ermite dressait sur un tronc d'arbre scié, ses deux seules écuellées de bois avec du pain et des fruits sauvages.

Les inconnus avaient déposé leurs manteaux près du foyer. Un pourpoint bleu leur serrait les hanches, des hauts-de-chausses rouges avec des galons verts descendaient jusqu'à leurs bottes ; ils avaient dans leur ceinture des poignards engainés, avec une épée courte à leur côté gauche.

Ils se mirent à table joyeusement !

L'ermite, debout, les examina avec une curiosité soupçonneuse ! Leur visage rude et hirsute, leur front partout cicatrisé, leurs yeux fauves ou brillaient de sinistres lueurs, leur nez aquilin qui dévoilait leur origine, leur accoutrement plutôt d'un guerrier que d'un voyageur, effrayèrent d'abord le solitaire.

Le comte de Flandre interdisait les combats, poursuivait les brigandages, et à cette heure l'ermite abritait sous son toit, peut-être, des brétailleurs ou des brigands ! Puis il reconnaissait en eux des juifs détestés. Il eut un remords. Quoi ! il nourrissait avec le pain de la charité chrétienne des ennemis du Christ et de ses fidèles ? Quoi ! il consentait à souiller sa demeure par la présence de ces juifs maudits ?

Il allait éclater de colère, en voyant sur les lèvres des deux étrangers un sourire entendu et moqueur ; mais il était seul, et puis en regardant sa croix de bois brut, il sentit dans son âme monter la miséricorde et le pardon. Dieu les lui envoyait dans cette nuit orageuse, il n'avait pas le droit de violer l'hospitalité.

—Messeigneurs, leur dit-il, mangez à votre appétit. Votre voyage est long encore peut-être !...

—Il faut que nous soyons avant le matin de l'autre côté de la forêt.

—Oui, l'heure presse... nous ne pouvons pas rester ici plus longtemps, dit l'autre.

—Oui, mais l'orage sévit encore !

Il ouvrit la porte. Une bourrasque vint qui s'engouffra dans la cabane et s'abattit sur la flamme en la faisant siffler.

—Pardieu ! s'exclama-t-il en la refermant brusquement.

Au même instant un éclair illumina la forêt pendant quelques secondes, puis un violent coup de tonnerre secoua la cabane de l'ermite.

—Vous ne pouvez point vous mettre en route par ce temps affreux, dit le solitaire après s'être signé ! Les arbres croulent dans la forêt. Il pourrait vous arriver malheur.

—Tu as raison, frère ; mais c'est un bien fâcheux contretemps.

—Il faut partir, ami, interrompit l'autre. Après le lever du soleil il serait trop tard.

Ayant fait un signe que son compagnon comprit, il se retourna vers le solitaire.

—Frère, crois-tu que l'orage durera longtemps encore ?

—Je ne me souviens pas d'avoir jamais vu pareil ouragan de ma vie. Il est dangereux de s'aventurer dans la forêt maintenant. Reposez-vous ici ! Quand le jour paraîtra vous trouverez plus facilement votre chemin !

—Non, frère, il faut partir ! Nous avons un message pressant. Connais-tu le sentier le plus rapide vers le hameau ?

—Si vous ne craignez point l'orage, prenez le chemin qui côtoie l'étang et qui descend directement vers l'église du chapitre. Mais si vous voulez m'en croire, attendez au moins que la pluie ait cessé...

—Nos manteaux nous préserveront.

—Que l'orage soit fini...

—Bah ! un air de combat avec un étincellement d'épées, mon frère !

—Car le vent...

—Crains moins pour nous, frère !

Ils s'étaient levés, avaient jeté leur manteau lourd sur leurs épaules, et le chapeau enfoncé dans la tête, ils prirent congé de leur hôte.

Au dehors, le ciel était rouge de feu ; le grondement du tonnerre roulait dans la forêt comme s'il eut glissé sur les rochers ou tourné autour des arbres.

—Allons, frère, merci de ton hospitalité ! Dieu te récompense.

—Bon voyage, Messieurs, Dieu vous tienne en sa sainte garde et vous évite des dangers.

Les deux inconnus eurent un éclat de rire bruyant qui se perdit dans la tourmente, puis ils s'engagèrent presque à tâtons dans le sentier en pente.

—Solide le bâton... On en a bien besoin dans des chemins détrempés, boueux, glissants ! Un bâton de moine porte toujours bonheur, dit le premier.

—Arriverons-nous avant l'aurore ? demanda son compagnon.

—Dans une demi-heure, nous serons à l'église du chapitre.

—Nous ne pouvions pas manquer cette occasion.

Et tout en devisant de leurs projets mystérieux les voyageurs descendaient rapidement la route qui conduit au hameau.

Quand ils furent arrivés près de la maison du vieux sonneur, l'un d'eux s'arrêta, regardant et écoutant.

—Tout dort, dit-il.

La nuit ténébreuse favorisait leur brigandage. Ils entrèrent dans l'église.

—Tu ouvriras le tabernacle !

—Oui.

Ils s'avancèrent dans l'ombre, silencieusement. La lampe du sanctuaire jetait sa petite lueur suppliante dans l'immense nef obscure. On eut vu les ombres des sacrilèges se coller fantastiques et déformées sur les grands murs blancs.

Ils s'arrêtèrent devant l'autel. L'un d'eux força la porte du tabernacle, enleva le ciboire et les calices, enfouit son butin dans un sac de toile grossière caché sous son manteau et sortit.

Quand ils furent sur le parvis de l'église, un éclair épouvantable les enveloppa d'une lueur sinistre, un violent coup de tonnerre fit trembler la dalle.

—Nous aurions le droit d'avoir peur, dit ironiquement celui qui avait ouvert le tabernacle, si nous ne portions avec nous le Dieu des chrétiens.

Puis s'éloignant rapidement, ils disparurent de nouveau dans la forêt...

Le matin calme et soulagé se colorait déjà des blanches clartés de l'aube, les dernières gouttes

de pluie aiguayaient les feuilles de houx et les boutons de roses... Le vieux sonneur se rendit à l'église pour tinter l'angelus.

Il aperçoit le tabernacle défoncé... les vases sacrés ont disparu. Il pousse un soupir, il trébuche... Un bâton s'embarrasse dans ses jambes... Dieu ! le bâton de l'ermite !...

Alors il court dans le hameau, il porte la nouvelle partout : le solitaire de la forêt a commis le vol sacrilège, il a oublié sur les marches de l'autel son bâton, celui qui l'aidait à venir mendier son pain.

On se rassemble, on s'arme de gourdins, on monte dans la forêt.

L'ermite est à genoux, les bras en croix !

On enfonce la porte de sa cabane, on se précipite sur lui. "L'hypocrite !... le sacrilège !... l'infâme voleur !"

Lui ne comprend rien à tout cela !

—Que me veut-on ? demande-t-il.

—Hypocrite, tu as volé le saint ciboire, le calice et les hosties !

—Moi ? grand Dieu !

—Oui ! voyez donc comme il voudrait nier !... Et ton bâton, misérable ? Tu l'avais oublié... ce bâton, c'est bien le tien

Et l'ermite baisse les yeux... Il veut supplier.

On l'entraîne... on le hue. "Qu'on le pend !" crie la foule exaspérée.

—Le chapitre jugera cet homme, dit le vieux sonneur.

La foule s'apaise, elle suit morne et souffrante, le malheureux sacrilège. Elle prie Dieu d'épargner le hameau, de ne pas venger son sanctuaire profané...

Puis l'on arrive sur la place, devant l'église ! Le chapitre des chanoines s'est assemblé, en aube blanche et en étole d'or. Il va juger le malheureux.

L'ermite s'avance, la tête courbée. Il entend l'insulte qui monte de toutes les bouches... il entend la parole accusatrice du doyen.

Est-ce qu'il peut prouver, lui, son innocence ? Il n'y a qu'un témoignage, et ce témoignage est contre lui.

Alors il se tait. Il accepte en silence l'humiliation et l'injure. Il sait, à cette heure, quels sont les malheureux qui ont accompli, pendant la nuit d'orage, l'exécrable profanation. S'il les dénonce, on ne le croira pas. Où sont ces étrangers ? Ils ont fui peut-être au galop de leurs chevaux... Quand même la marée-chaussée inonderait le comté de Flandre, on ne les retrouverait pas. L'or du ciboire et des calices sera fondu, on prendra les perles précieuses pour les servir sur des bagues ou sur des colliers : les juifs ont des laboratoires d'alchimistes que nul ne connaît.

Il ne peut rien invoquer pour se défendre, il accepte le châtimement afin d'expier le crime de ses hôtes. Il sait qu'il va mourir ; mais il mourra en victime.

—Frère, dit le doyen des chanoines ; vous ne dites rien pour votre défense. On vous accuse d'avoir volé le ciboire et les calices. Nous avons cru en votre sainteté ; ce n'était donc qu'hypocrisie ? La charité des fidèles vous donnait le pain de chaque jour, et vous avez volé l'or de nos églises, pour je ne sais quel projet honteux ! Si vous êtes innocent, frère, prouvez-le ! Mais votre bâton vous accuse et vous condamne !

Frère, Dieu réclame votre mort... Préparez-vous à paraître devant lui. Quand l'horloge de l'église sonnera les douze coups de midi, le bourreau vous pendra haut et court.

—Je suis innocent du crime qu'on m'impute, cria-t-il d'une voix forte.

Une huée de toute la foule couvrit sa protestation.

—Je suis innocent, répéta l'ermite... Je meurs en victime.

.....

La foule anxieuse n'a pas bougé... Elle attend l'exécution du condamné. L'ermite a été jeté en prison. Ces quelques heures qu'on lui laisse, il les passe à prier Dieu sans larmes et sans défaillance.

Le soleil marque bientôt le milieu du jour.

Les chanoines et le clergé, la croix en tête, reparaissent sur le perron de l'église, devant la potence.

On amène le condamné.

—Frère, nous vous le demandons, à nouveau, êtes-vous innocent ?